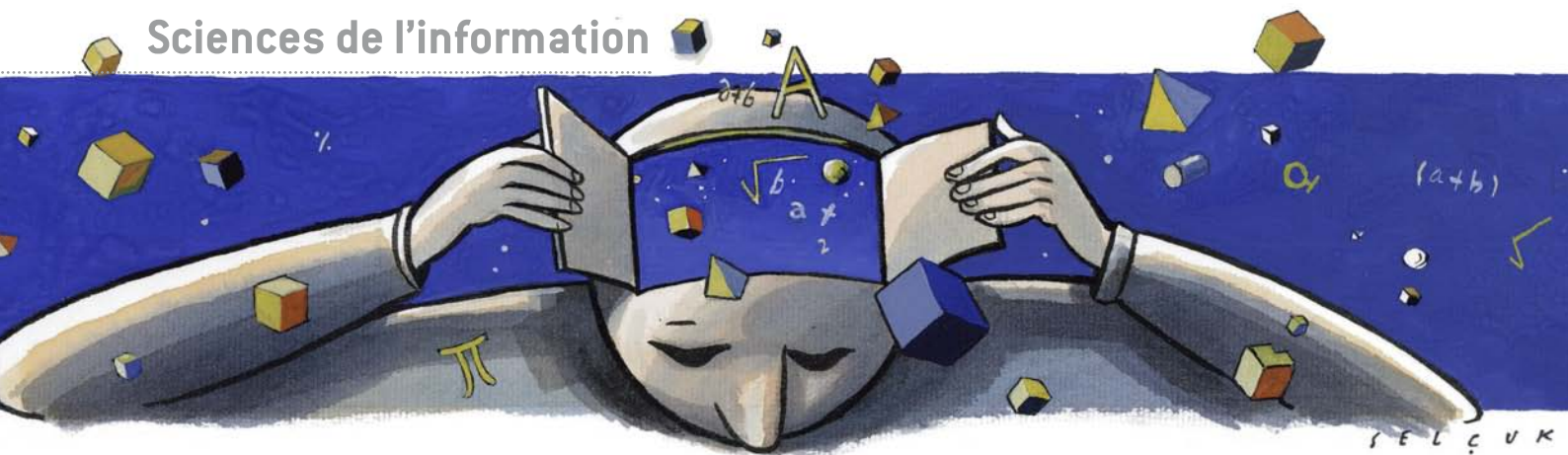




La science accessible à tous

Christine Berthaud et Agnès Magron

Bien que certaines revues scientifiques demeurent payantes, de plus en plus d'articles de recherche sont en accès libre sur Internet. Les enjeux de ce mouvement sont tant scientifiques qu'économiques.

Connaissez-vous Jack Andraka ? Cet Américain de 15 ans a mis au point un test de dépistage du cancer du pancréas simple et peu coûteux. Après la mort d'un proche atteint de cette maladie, l'adolescent a inventé tout seul sa méthode révolutionnaire en faisant des recherches sur Internet et en lisant des études médicales libres d'accès. La performance est surprenante. Toutefois, certains ne s'étonneront pas, à l'heure du tout gratuit sur le Web, qu'un internaute ait pu compiler gratuitement de la littérature savante. Or cette situation a été obtenue de haute lutte : elle est le fruit d'un mouvement international – le libre accès – né au sein d'une communauté scientifique déterminée à se réapproprier la diffusion des résultats qu'elle produit.

L'édition scientifique représente un marché lucratif, notamment celui des sciences dites exactes (chimie, médecine, biologie, physique), évalué à 17,3 milliards d'euros en 2011. Publier est un enjeu majeur pour les chercheurs : c'est par ce moyen qu'ils font connaître leurs travaux, sont reconnus par les collègues de leur discipline, progressent dans leur carrière, obtiennent des

financements. Ils ne perçoivent en général pas de droits d'auteur pour leurs publications. Ce sont aussi les chercheurs qui expertisent les textes soumis aux éditeurs : ce processus d'évaluation, nommé revue par les pairs, est indissociable de la publication scientifique. Il permet de valider les résultats présentés dans le texte, en particulier d'un point de vue méthodologique. Ce travail de relecture n'est pas rétribué par les éditeurs : être considéré comme « expert » constitue en quelque sorte une rémunération symbolique. Le support de diffusion le plus utilisé est la revue, même si, en sciences humaines et sociales, les livres restent importants.

L'édition scientifique : un marché contrôlé

La plupart des lecteurs sont des chercheurs, mais ce sont en majorité (68 à 75 pour cent) les bibliothèques universitaires ou de recherche qui acquièrent les ouvrages et financent les abonnements aux revues. Les prix sont si prohibitifs (en moyenne 4450 dollars l'abonnement annuel à une revue en chimie ou 2322 dollars en astronomie) que seuls des

budgets institutionnels peuvent les supporter. Et les prix ne cessent d'augmenter, surtout depuis l'arrivée du numérique.

Les éditeurs ont justifié un temps ces augmentations par les investissements qu'ils devaient faire pour s'adapter et numériser des archives (qu'ils revendent après d'ailleurs). Ils ont surtout affaire à une clientèle captive : une bibliothèque se doit de proposer à ses usagers les revues incontournables de leurs disciplines. Le numérique a renforcé cette dimension : les revues sont proposées dans des bouquets composés par des éditeurs, et les bibliothèques doivent négocier des licences d'accès pour leurs utilisateurs.

Qui vend ? Le marché de l'édition scientifique est dominé par des entreprises privées, certaines cotées en Bourse. Quatre grandes sociétés contrôlent le marché : *Reed-Elsevier* (qui affiche un portefeuille de 2000 titres de revues), *Springer-Verlag*, *Blackwell-Riley* et *Thompson Reuters*. Cette situation de monopole cristallise les critiques de la communauté scientifique : elle y voit un détournement par des opérateurs privés de fonds publics finançant la recherche aussi bien en amont (salaires des chercheurs) qu'en aval